

## Lire, ôter le masque des apparences

Isabelle Forest

Numéro 171, 2014

La poésie hors du livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Forest, I. (2014). Lire, ôter le masque des apparences. *Québec français*, (171), 33–34.

# Lire, ôter le masque des apparences

✱ Isabelle Forest\*

En 1987, j'ai eu la chance de travailler à la création d'un spectacle sur l'an mille avec des enfants ; j'étais assistante à la mise en scène et coauteur du scénario, je terminais mes études en animation culturelle, avec une spécialisation en théâtre. Nous avions le privilège de jouer, en extérieur, près de la ville médiévale de Troyes en France, à la jolie abbaye du Paraclet fondée au XII<sup>e</sup> siècle par Pierre Abélard, théologien, philosophe, compositeur, un des principaux acteurs du renouveau des arts du langage de son époque. Son histoire d'amour avec Héloïse, intellectuelle, abbesse du Paraclet et sans doute la première femme de lettres connue en Occident, l'a rendu célèbre, plus encore que ses litiges théologiques, notamment avec Bernard de Clairvaux. La fréquentation de ce lieu, beau, chargé de cette époque du Moyen Âge, m'a profondément nourrie. J'ai découvert cette époque de l'histoire, qu'on m'avait souvent décrite comme obscure dans mes années d'école primaire et secondaire, sous un autre jour, foisonnant d'intellectuels, de philosophes, de penseurs, d'artistes, où des maîtres et des élèves ont donné vie ensemble à des écoles qui allaient devenir ensuite des universités. Mes oreilles bourdonnaient du brouhaha des moines déchiffrant les écritures, je voyageais jusque dans l'Antiquité et j'entendais lire dans les jardins, sur les places, dans les rues. Lire était une aventure, une sorte de traversée de la jungle des mots puisqu'en ce temps-là l'écriture n'était pas celle que nous connaissons de nos jours. Ensuite, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, la vie sociale et religieuse, l'organisation de la page dans les livres, entre autres, ont fait que les voix peu à peu se sont tues et la pratique de la lecture a changé, elle est devenue de plus en plus silencieuse. Il n'en demeure pas moins que lire est une aventure prodigieuse et que même sans livres, sans connaissance de l'écriture, nous avons toujours eu besoin d'inventer un langage, un alphabet qui nous aide à transmettre qui nous sommes et ce à quoi nous croyons. Songeons à l'extraordinaire transmission orale des peuples autochtones, aux peintures rupestres retrouvées dans des grottes, sur des falaises. Ces empreintes bouleversantes nous relient à nos origines et nous disent que nous ne venons pas de nulle part, que nos paroles, quelle qu'en soit la forme, ne peuvent mourir dans le silence.

Permettez-moi de citer ici un extrait d'un commentaire de la Règle de Saint-Benoît. Cette règle monastique cénobitique a été écrite vers 540 par Benoît de Nursie. Elle a non seulement servi et sert toujours de modèle à bien des monastères d'Occident, mais elle a aussi grandement contribué à la formation de la société médiévale par son souci des personnes, du plus faible au plus fort. En 2006, Dom Guillaume Jedrzejczak, alors Père Abbé de l'Abbaye bénédictine du Mont-des-Cats, en France, publie des commentaires de cette règle<sup>1</sup>. Au chapitre 38, il écrit : « L'art de lire, l'art de la lectio. Aujourd'hui, le mot « lecture » a un sens bien précis et concerne l'art de lire un livre. Le mot avait un tout autre sens dans l'Antiquité : *legere* signifiait recueillir, ramasser, trier. Dans les manuscrits anciens, tous les mots étaient collés les uns aux autres sans espace et sans ponctuation. On comprend que lire supposait la capacité de mettre ensemble les syllabes d'un même mot. Pour lire, il fallait être capable de tirer des mots et des phrases de la masse informe des lettres qui se succédaient. Cela nécessitait une certaine habitude, mais aussi la connaissance du sens du texte. L'art de lire, l'art

de la *lectio*, s'apparente à l'acte créateur de Dieu décrit au chapitre premier de la Genèse : Dieu crée en séparant – eau et ciel, jour et nuit – ce qui n'était jusque-là qu'une masse « vide et vague », un « *tohu-bohu* » en hébreu. La lecture, la *lectio* est donc l'art de faire naître du sens dans l'informe et le vague. Pour les anciens, la lecture avait quelque chose de magique. Il suffit de se souvenir de la fascination qu'exercent sur les chercheurs les vieux grimoires, les textes sibyllins ou encore les écritures inconnues. Devant un texte incompréhensible, l'homme est saisi d'une espèce de frayeur, de crainte sacrée ; il y a là quelque chose qui le dépasse, une parole qui le précède et le domine. Nous sommes trop habitués à lire des panneaux indicateurs, des modes d'emploi, des textes en tout genre, pour nous émerveiller de la complexité du processus de la lecture. Cependant il nous arrive de ressentir cet effroi ou du moins un certain malaise devant une inscription en langue étrangère ou une portée musicale que nous ne savons pas lire... »

Lire aujourd'hui des textes anciens est certes semblable à l'apprentissage d'une autre langue, mais l'aventure avec l'écrit moderne reste la même. Notre rapport à la parole, s'il semble un acquis dès les plus jeunes mois de notre vie, n'en reste pas moins, tout au long du sinueux chemin de celle-ci, souvent un handicap. Nous n'avons pas les bons mots pour dire, pas l'aisance pour transmettre, nous entendons mais n'écoutons pas, nous lisons mais ne comprenons souvent qu'avec notre tête. Pour acquérir la connaissance du sens du texte, il faut se laisser habiter par les mots, les sonorités, les formes et les couleurs qu'il dégage, laisser le mot devenir chair. Ensuite on se laisse porter, emporter par le rythme, le souffle que dégage la phrase et à sa suite tout le texte. Il y en a des bruyants, des bavards mais aussi des silencieux, ceux-là nous emportent loin et nous livrent plus facilement peut-être le sens si l'on sait écouter. *Écouter*. Cela suppose de tenter de faire taire en nous les bruits parasites. Difficile expérience, mieux vaut les dompter, c'est à dire ne pas les laisser nous dominer et ainsi être maître chez nous. Prendre ensuite un mot, tout seul, tout nu, le lire dans le silence et l'inspirer comme pour l'avalier, le laisser faire son chemin au-dedans, voyager avec l'intuition comme boussole. Ensuite ce mot nous revient avec l'inspiration, il a pris de l'expansion en nous et nous n'en avons peut-être même pas conscience, mais il a fait son chemin et soudain il expire avec le souffle et devient un mot sonnant et parfois trébuchant parce qu'il apporte avec lui une émotion ou un flot d'émotions que nous ne supposions même pas et qui nous font vibrer. Ce mot alors devient plus grand que nous-même, libre, il nous transporte vers la phrase et le texte tout entier et le sens se dévoile, c'est-à-dire qu'il se crée, pour nous-même et pour ceux qui écoutent. Nous avons alors entraîné l'auditoire dans une sorte de voyage fabuleux où la parole, l'écoute et la présence se rencontrent et créent de la vie et du sens. Dans ces moments-là de lecture, le silence est palpable et la parole résonne et l'emplit et l'habite et l'espace est plein, plein de vie, on est dans la campagne du Manitoba ou de Londres avec Gabrielle Roy, dans le fracas de la guerre avec Homère, dans le troublant émoi de la conscience avec Shakespeare, dans l'humanité charnelle et divine de Dostoïevski. Nous pouvons vivre cette même aventure avec un auditoire de dizaines de personnes ; elle sera semblable et différente lorsqu'elle

rencontrera la vie intérieure de chacune d'elles parce que la parole y aura ouvert une voie, un sens, une voix. Ce quelque chose qui parle en nous, à travers nous. Ce quelque chose qui nous éveille à la conscience que nous sommes plus grand que nous-même et que, comme les premiers humains, nous pouvons nous aussi laisser les empreintes de nos mains quelque part. Évidemment nous sommes bien loin ici de l'explication de texte ou encore de la lecture rapide, peu importe en effet le message du texte ou la recherche de ce qu'il dit, ce n'est pas cela que nous cherchons. Non, ce que nous voulons c'est ce voyage incroyable et fantastique qui va nous saisir d'effroi et de crainte, parce que le texte, comme un grimoire chargé de mystère, avec des mots de tous les jours, des mots usés et d'autres pleins de candeur ou d'orgueil, va nous parler de qui nous sommes, pas de notre moi mais de ce Je qui vient de loin, très loin et qui, comme le dit Rimbaud, est un autre. Nous ne serons plus alors des lecteurs ou des auditeurs passifs mais réveillés, habités, sujets et non pas objets et donc capables d'être créateurs.

J'ai enseigné pendant quelques années la lecture à haute voix et le théâtre à l'Université Laval, au programme de création littéraire et d'études anciennes. Je dois dire que j'y ai rencontré des étudiants brillants et pourtant aussi parfois un peu analphabètes... La peur de lire à haute voix, devant les autres, la peur de soi-même, le manque de confiance, le besoin de tout analyser, tout comprendre barrant le chemin entre le cœur et l'intelligence. Ah ! notre intelligence, nous la confondons si souvent avec notre raison, bien mauvaise conseillère, elle, si logique et rationnelle et raisonnable qu'elle fait taire en nous cette fragile et ténue petite voix de l'inspiration. Lorsque je travaille l'expression théâtrale avec des enfants, nous apprenons à écouter *la petite voix*. Pour cela, nous nous retrouvons d'abord en cercle et nous construisons ensemble ce que nous appelons une boule de silence imaginaire. Nous l'apprivoisons, la laissons grossir et se façonner en nous, entre nous. Sans le silence, pas de voix qu'on puisse entendre, pas de paroles qu'on écoute, pas de musique qui nous fasse vibrer et nous transporte, pas de couleurs ni de formes capables de nous émouvoir, pas de besoin d'exprimer quelque chose de plus grand que nous-même, pas d'apprivoisement de nos profondeurs. Cette expérience, je la propose aussi aux adolescents et aux adultes ; l'aventure est parfois plus rude, il faut nous apprivoiser à ce silence angoissant d'être si peu familier et qui nous conduit invariablement à la rencontre de nous-même. L'enjeu de cette rencontre : la vulnérabilité, l'accueil de l'autre, des autres.

On voudrait tellement être fort et n'est-ce pas ce qu'on nous demande quotidiennement, être à la hauteur, performer, être efficace. Les autres, comment aller vers eux ? Si effrayants, si différents et si semblables, quel paradoxe ! Se tenir debout devant les autres, regarder et accepter d'être regardé, sans rien faire, sans prendre la pose ni dissimuler la gêne derrière un fou rire ou une blague ou une quelconque échappatoire. Non, être là, sous la lumière des projecteurs de la scène ou dans celle tout ordinaire de la clarté du jour et traverser la tempête intérieure, le cœur battant et les mains moites, le rose aux joues ou le regard livide. Sentir que peu à peu quelque chose de ténu se tisse entre moi et un autre, des autres, que ces autres ne sont pas des ennemis à vaincre, mais des alliés et que moi tout seul, là debout, tout nu dans mes émotions, je ne suis pas un être à juger, à analyser et à jauger. D'ailleurs je ne suis pas nu, j'ai ôté le masque des apparences et je veux bien, je consens à offrir la vie que je possède, c'est un trésor que je donne et découvre à qui sait l'accueillir, un trésor dont les lettres écrivent le mot confiance, un mot ancien qui se rattache à la loyauté, la foi, l'alliance. N'est-ce pas tout cela que nous vivons, découvrons, dans cet instant d'abandon,

loyauté envers soi-même et les autres, foi dans l'acte, dans le geste que l'on pose, la parole que l'on prononce, alliance avec soi-même, les autres, le public, l'auditoire, conversation ou rencontre que l'on pourrait dire sacrée tellement elle est précieuse ? C'est un cheminement de l'extérieur vers l'intérieur. On rencontre en route le psychologique, l'affectif, on les salue sans s'attarder avec eux, on a rendez-vous plus loin. Notre but c'est l'être, celui, unique et sans masque, qui nous attend patiemment, ce nous-même qui brûle de nous êtreindre, si simple et difficile à apprivoiser. Nous voici, fragile et immense, et d'une force, d'une autorité déroutante. Le silence qui nous enveloppe alors nous drape de dignité. Nous ne sommes plus seul debout devant les autres, nous sommes avec eux, nous sommes ensemble. Soudain du plus loin, ou devrais-je dire du plus profond de nous-même, surgit la parole, une parole vraie, une parole authentique, la nôtre ou celle que nous nous sommes appropriée d'un auteur, en tout cas elle est devenue nôtre, elle est créée. Et ce texte que nous disons naît du dedans, y prend de l'expansion et tout l'espace du dehors, libre comme un oiseau ; la parole alors traverse les murs, les océans. Elle peut traverser aussi les siècles, elle est éphémère certes mais elle a généré la vie. Quel mystère ! Toutes ces paroles prononcées depuis des siècles et qui pour certaines résonnent encore et nous façonnent encore, des paroles qui ont fait du bien et malheureusement du mal aussi parfois.

Il faut du temps pour vivre la lecture à haute voix, prendre le temps. Ce temps dont nous sommes avides, qui disparaît, s'échappe et que nous volons de plus en plus à nos enfants. Nous sommes trop gourmands et nous voudrions que tout aille toujours plus vite. Tout connaître, tout savoir, tout vivre, tout voir, tout faire. Je fais l'éloge ici de la lenteur !

Je viens de vivre cet été un stage avec un petit groupe d'adolescents. Nous avons pris le temps, le temps nécessaire à chacun. Comme il a passé vite m'ont-ils dit, c'est déjà fini ! Pourtant nous avons passé des heures à lire à haute voix ou à travailler sur la scène en silence ou en mouvement pour laisser notre corps vivre avec les mots, le texte, la poésie, pour laisser le sens nous surprendre, nous guider. Comment vivre cette rencontre dans l'apprentissage de la lecture chez les enfants. Je sais que le programme, la classe, le nombre d'élèves et leurs difficultés propres et parfois multiples, les exigences de résultats et tant d'autres choses sont des freins. Mais ne faut-il pas trouver des solutions, s'arrêter parfois un peu ? Pourquoi ne pas faire plus appel à nous, comédiens, passionnés de lecture ? Non pas pour faire uniquement du théâtre et composer des scénettes sur des sujets d'actualité, il y en a déjà beaucoup, pas non plus pour une malheureuse petite heure avec 25 élèves. Non un vrai travail, suivi, avec de vrais textes littéraires et de la poésie. Il faut donner le goût de la littérature. La poésie est une porte dorée pour y entrer. Lorsque, cet été, j'ai dit aux ados : « On va travailler la poésie ! », l'horreur s'est lue sur leur visage, enrubbannée d'un silence poli mais un peu frais... Finalement, la pratique de la poésie s'est avérée un bonheur ; ils en redemandaient ! Ils ont découvert la poésie proche d'eux, pleine de symboles, qui leur parlait de liberté, d'amour, de trahison, de mort, de vie et, justement, leur parlait du sens.

La poésie, la littérature ouvrent l'espace intérieur. \*

\* Comédienne, Espace Art Nature, membre de la troupe de marionnettes, ombres et objets Le Chemin qui Marche, à Neuville au Québec, et du Théâtre de l'Arc-en-Ciel, en France.